

## LE TEMPS DES SÉRIES

La chronique de Nicolas Dufour

## «Mama», le calvaire d'une mère ukrainienne



(Cenovafilm)

«Rendez-moi mon fils»: Nina a son credo, et c'est le principe unique de *Mama*, mini-série montrée ces temps par Arte. Après *Serviteur du peuple*, la série qui a fait connaître celui qui est devenu le président Zelensky, la chaîne a encore le sens du timing en proposant cette fiction ukrainienne abordant le sujet sensible de l'annexion de la Crimée et les tensions constantes qui ont suivi dans le Donbass. Par le biais le plus intime. Nina a un fils et une fille, et le premier, récemment enrôlé dans l'armée, a été enlevé par les troupes locales pro-russes. Plus tard, il se dit même que le groupe fait prisonnier a été livré aux Russes, à Lougansk. Le mari de Nina est affaibli par une attaque cardiaque. Mais elle ne veut, ne peut pas rester à attendre comme les autorités le lui recommandent. Elle se met en route sur la base de tuyaux fragiles, qui commenceront par une arnaque: elle se retrouve en rade dans un carrefour ferroviaire situé non loin de la zone frontalière...

En entamant la mini-série, on redoute que le propos, tenu, ne suffise pas vraiment pour quatre chapitres. Mais les auteurs développent leur idée en installant Nina (la touchante Olesya Zhurakivska) dans une bourgade dominée par les pro-russes. Elle se fait une place, surtout grâce à ses compétences de chirurgienne, avec le danger permanent lié à son origine, son statut d'«Krop», le terme qu'utilisent les traducteurs pour désigner le surnom utilisé par les Russes.

Le feuilleton n'évite pas quelques scènes tire-larmes, mais il se maintient par sa description du contexte et par un choix final courageux. C'est le meilleur côté de la fiction dans le cas d'une histoire portant sur une réalité aussi brûlante: apporter l'arrière-plan aux spectatrices et spectateurs, les décors ordinaires des populations qui font la guerre ou qui la subissent. Une proposition à suivre. ■

Une série de Nikolay Rybalka, Taras Tkachenko et Valentina Rudenko (2021), en quatre épisodes de 50'. A voir sur Arte.tv et l'app jusqu'en avril 2023.

## &gt; La phrase

## «A mon époux regretté et à sa chère épouse»

Epitaphe citée dans «La Vie secrète d'un cimetière», de Benoît Gallot (conservateur du Père Lachaise), Ed. Les Arènes

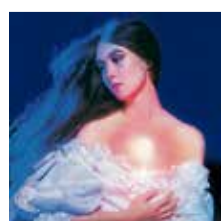
## JUKEBOX

Philippe Chassepot

## Weyes Blood, étoile vibrante

Natalie Mering, alias Weyes Blood, c'est d'abord une présence volcanique: un port de tête unique qui lui confère une autorité intimidante, et des longues franges brunes rabattues devant ses oreilles pour un look d'elfe grand format. Elle aurait sa place dans n'importe quel épisode du *Seigneur des anneaux*, mais son super-pouvoir est ailleurs: dans la composition de chansons à rallonge si harmonieuses qu'elles semblent durer trois minutes plutôt que six. Des morceaux qui plongent facilement dans le passé avec un esprit clairement tourné vers Laurel Canyon, le quartier historique de Los Angeles qu'elle a longtemps habité, mais aussi très ancrés dans le présent avec un questionnement permanent sur la nature humaine, sa capacité à sombrer dans le chaos et à nier les évidences. Elle dit vouloir jouer de la «church pop, des morceaux qui soient à la fois classiques et novateurs». Sa recette: une voix qu'elle amène où elle veut – apaisante, céleste ou envoutée –, portée par des pianos-chœurs-cordes nettoyés à la perfection par Jonathan Rado, moitié du groupe Foxygen et producteur de plus en plus demandé. *It's Not Just Me, It's Everybody*, la chanson qui ouvre son quatrième album, est sans doute la plus belle qu'elle ait écrite. A 34 ans, la Californienne décroche le statut très enviable de «Father John Misty au féminin», sans que personne puisse venir s'asseoir à sa table. Une seule réserve au milieu de cette rivière de compliments: l'ensemble évolue quand même un cran au-dessous de *Titanic Rising*, son album absolu de 2019. Plus

vaporeux, moins mélodieux, presque trop mystique. Mais incontestablement, elle amène son folk indé et déviant dans la case du grand public au fil de ses longs formats pour un succès sans cesse croissant. ■



Weyes Blood, «And In The Darkness, Hearts Aglow» (Sub Pop)

## &gt; Sortir

Fribourg Spectacle



Quand tout se disperse, se saisir de soi. C'est la danseuse Madeline Wong qui le dit au milieu d'*Ukiyo-e*, la nouvelle création de Sidi Larbi Cherkaoui. Les mots qu'elle prononce sont ceux du poète britannique Kae West dans *Hold your Own*. Le directeur du Ballet du Grand Théâtre projette la troupe dans les turbulences du temps. Dans leurs jupes-pantalons noirs et leurs manteaux façon Matrix, les interprètes poursuivent un rêve d'harmonie porté par un trio à corde, un pianiste et les tambours du maître japonais Shogo Yoshii. Autre texture, le même soir, avec *Faun*. L'artiste belgo-marocain réécrit à sa façon le célèbre *Après-midi d'un faune*. Un pas de deux amoureux. Se saisir de soi, oui. A. Df

«Ukiyo-e» et «Faun». Equilibre, Nuthonie, Villars-sur-Glâne, ve 2 décembre à 20h.

Genève

Cinéma

Le cinéma, en période de guerre ou de dictature, a souvent été un formidable outil de résistance. C'est sous cet angle de la lutte et du combat par l'art que le festival Palestine Filmer C'est Exister programme 19 films, dont de nombreux documentaires, répartis autour de trois fils rouges. S. G.

«Palestine Filmer C'est Exister», Cinélux et Spoutnik, Genève, du 1er au 4 décembre.

Spectacle

Joseph Ponthus a fait sensation en 2019 en racontant dans *A la ligne* le quotidien d'un ouvrier. Si le récit a marqué, c'est parce qu'il s'inspirait de la réalité de cet intellectuel parisien parti vivre en Bretagne et employé dans une conserverie de poisson. Le récit a aussi marqué car il est écrit sans ponctuation, à l'image de l'ostinato d'une chaîne de production. Sensibles aux questions d'exploitation, Evelyne Castellino et ses fidèles interprètes sauront à coup sûr mettre en corps et en voix les états d'âme de ce talent, mort prématurément. A 42 ans. M.-P. G.

«A la ligne». La Parfumerie, du 29 novembre au 18 décembre.

Jura

Cinéma

Dévolu au cinéma suisse, jadis lieu où était choisi le film lancé dans la course à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, Delémont-Hollywood propose cette année une dizaine de films, dont *Last Dance*, de Delphine Lehericéy en avant-première. Un jury de jeunes, puisque le festival cherche à former le regard du public de demain, remettra le Prix Opale. S. G.

Delémont-Hollywood. Cinéma La Grande, Delémont, du 1er au 7 décembre.

Neuchâtel

Musique

Une âme sans âge, une voix qui hante. Canadienne installée à Londres, tout juste la trentaine, Tess Parks fait une dream-pop à son image, infusée de synthés et mâtinée de rock *eighties* psychédélique. Sur son dernier album (sélectionné dans le Jukebox du Temps), des morceaux, entre poèmes et mantras, qui disent les doutes, les bleus de la jeunesse. Tantôt rageurs, tantôt rêveurs, toujours libérateurs. Comme éclairés de l'intérieur. V. N.

Tess Parks. Bikini Test, La Chaux-de-Fonds, me 30 à 20h.



Une soirée 100% Mendelssohn se profile à La Chaux-de-Fonds, placée sous le signe du frère Felix et de la sœur Fanny. Si Fanny Mendelssohn (Hensel de son nom d'épouse) a dû assez vite renoncer à la composition, étant une femme, il nous reste comme témoignage de son talent précoce l'*Ouverture en do majeur* jouée lors de ce concert. De Felix, on pourra entendre le *Concerto pour piano no 1* et la *Symphonie écossaise*. Et pour servir ce programme si réjouissant, le grand Nelson Goerner au piano et l'incontournable Philippe Herreweghe au pupitre de l'Orchestre de chambre de Bâle. J. de B. G.

Fanny et Felix Mendelssohn. Salle de musique de La Chaux-de-Fonds, je 1er décembre à 19h30.

Valais

Humour

Les gens meurent, c'est un fait, et mieux vaut en rire qu'en pleurer. Voilà le parti d'une fine équipe d'humoristes vaudois, comptant dans ses rangs Yann Marguet, Blaise Bersinger ou encore Valérie Paccaud – quintette derrière les savoureuses capsules vidéo *Bon ben voilà*. Sur scène, ils filent le récit de défunts dans le déni, de macchabées anonymes paumés dans «l'entre-deux», ressant les regrets, les névroses de leurs existences passées. Une fresque plus cathartique que grinçante, et surtout formidablement vivante. V. N.

«Les gens meurent». Théâtre du Crochetan, Monthey, me 30 à 20h.

Vaud



Festival

Les modalités de présentation de leur programme le montrent assez: les Urbaines sont un festival de l'entre tout – disciplines, genres (dans toutes les acceptions du terme), origines. C'est aussi, et c'est là leur grand attrait, une terre vierge où l'on cultive les figures émergentes: offrez-vous donc le droit de baguenauder d'une surprise potentielle à l'autre, d'une expo à une performance puis à un concert. D'une rapide maraude, on a retenu l'hybride *metal/field recording* de Ruhail Qaisar (Arsenic, le vendredi) et les préliminaires *jungle* de Bunny (Chapelle de Chavannes, le dimanche). P. S.

Les Urbaines. Lausanne, divers sites, du ve 2 au di 4 décembre.

## &gt; Chez soi

Si vous avez... 6 × 25'

## «Mammals»

James Corden, c'est un peu le Cenovis britannique: un produit national qui divise. Comédien devenu personnalité télévisuelle (il anime un *late show* américain depuis 2015), people sujet au *bad buzz*, l'humoriste londonien est aujourd'hui facilement associé à son format *Carpool Karaoke*, qui le voit chanter avec des célébrités au volant d'une voiture (quoi qu'on en dise, l'épisode avec Paul McCartney, disponible sur YouTube, est iconique) ou des films peu reluisants – l'épouvantable adaptation de *Cats* (2019) en tête.

Autant dire que sa participation à *Mammals* a suffi à éveiller l'intérêt. Il y incarne Jamie, un jeune chef cuisinier qui attend un enfant avec son épouse française, la belle directrice marketing Amandine (Melia Kreiling, qui n'a d'ailleurs pas grand-chose de français). Mais Amandine fait une fausse couche et Jamie apprend, plus ou moins au même moment, qu'elle le trompe avec un certain Paul. Une découverte qui sonne le délitement de leur mariage, tandis que celui de la sœur de Jamie (Sally Hawkins) semble aussi battre de l'aile...

Cette comédie sur l'infidélité active les turbines, connues, de la filature, des non-dits, du ressentiment. Bien moins tragique que *Scènes de la vie conjugale*, ou poignante qu'un *Marriage Story*, *Mammals* ne renouvelle pas son sujet et ne l'ausculte que timidement. Mais la série, qui peut compter sur ses épisodes courts et digestes, un James Corden très sympathique et des touches de réalisme magique, forme une variation divertissante sur la monogamie. V. N.

Une série de Jez Butterworth et James Richardson (2022). Disponible sur Amazon Prime.

Si vous avez... 5 × 50'

## «Candy»

Le fait divers est une source inépuisable de fiction – le plus inimaginable, le plus sanglant, le mieux. L'histoire de Candy Montgomery est les deux. En 1980, au Texas, cette femme au foyer tuait son amie Betty de 41 coups de hache. Comment en vient-on à une telle violence? Cette question constitue le cœur de *Candy*, série qui trace les contours d'un quartier de banlieue a priori sans histoire. Tout comme Miss Candy, qui a tout de la mère de famille parfaite, mari sympathique et statut de star dans le chœur de l'église. Mais on le comprend vite, Candy s'ennuie sec, au point d'envier une amie qui a osé divorcer. Sous le couvercle des faux-semblants, l'eau est amère et menace de bouillir...

Jessica Biel incarnait déjà une meurtrière insondable dans l'excellent premier volet de *The Sinner* (Netflix). Sous sa perruque bouclée, elle fait ici une Candy divinement ambiguë – enjouée mais hagarde, chaleureuse mais sauvage. Si la série révèle une construction somme toute classique (avec des scènes du procès, d'où Candy Montgomery ressortira libre!), elle explore le thème, peu populaire, de la rage féminine et sait instaurer ce sentiment de malaise qui colle comme un chewing-gum à la semelle. V. N.

Une série de Robin Veith et Nick Antosca (2022), disponible sur Disney+.

Si vous avez... 8 × 55'

## «1899»

Et revoici Jantje Friese et son époux (né à Olten, donc un peu Suisse) Baran bo Odar, lesquels, après *Dark*, réactivent leur machinerie à mystères. Cette fois sur un paquebot de l'extrême fin du XIXe siècle, où l'on découvre plusieurs personnages, en particulier une passagère et le capitaine, hantés par leurs secrets.

Le navire croise la route d'un autre appareil, tout aussi massif, qui avait disparu depuis quatre semaines. Et qui est vide, avec ses grandes salles ravagées, ses machines à l'arrêt – enfin, en apparence. Dans une fin d'épisode qui claqué, et qui rappelle fortement *Lost*, on apprend que tout ceci serait suivi... sur des écrans de TV.

Le couple allemand produit cette fois une fiction internationale, qui mélange les langues – mais qui la tire aussi, la langue. Tout ceci se révèle assez fastidieux, avec des séquences de surprises des protagonistes trop accumulées et un peu vaines. Toutefois, comme dans *Dark* naguère, on peut être surpris par la richesse et la précision de la bande sonore qui, même sur le système audio d'une vulgaire TV, affiche une spatialisation et une richesse étonnantes. Une expérience intéressante serait de suivre *1899* sans la regarder, comme un podcast de fiction. N. Du.

Une série de Baran bo Odar et Jantje Friese (2022). A voir sur Netflix.